

研究ノート

Etre ou ne pas être Numa Shôzô?

—— Mishima Yukio, Kurata Takuji, Amano Tetsuo ——

Sylvain Cardonnel*

「沼正三」になること？

—— 三島由紀夫, 倉田卓次, 天野哲夫 ——

シルヴァン カルドネル*

To be or not to be Numa Shôzô?

—— Mishima Yukio, Kurata Takuji, Amano Tetsuo ——

Revenant sur les conditions de la publication du roman *Yapou, bétail humain*, j'examine dans cet article la relation qu'entretient Mishima Yukio avec ce texte. J'examine enfin comment l'élaboration de la personnalité fictive de Numa Shôzô et sa cohorte d'auteurs potentiels aura entravé toute tentative d'interprétation de cette œuvre singulière dans l'histoire de la littérature japonaise.

Mots clés : *Yapou, Bétail humain*, Numa Shôzô, Mishima Yukio, Kurata Takuji, Amano Testuo

小説『家畜人ヤプー』の出版の経緯を再検討した上で、三島由紀夫がそのテキストとどのような関わりを持ったかについて検討します。70年代以降、「沼正三というフィクション」の構築によって「著者の過剰」は小説の解釈のどんな試みも妨げてしまっているということについて論じる。

キーワード：『家畜人ヤプー』, 沼正三, 三島由紀夫, 倉田卓次, 天野哲夫

Having reminded the conditions of the publication of the novel *Yapoo, the Human Cattle*, I examine in this article the relation that Mishima Yukio had with this text. I examine also how the elaboration in the 70s of the fictitious personality of Numa Shôzô along with its cohort of potentials authors will have hindered any attempt of interpretation of this singular work in the history of Japanese Literature.

Keywords : *Yapoo, the Human Cattle*, Numa Shôzô, Mishima Yukio, Kurata Takuji, Amano Testuo

La fortune éditoriale, le contenu et le mystère entourant l'identité de son auteur font de *Yapou, bétail humain* un texte singulier dans l'histoire de la littérature japonaise d'après-guerre.

Ecrit sur une période de plus quarante ans, entre 1956 et 1999, les éditions de *Yapou, bétail humain* sont multiples.

Le roman paraît pour la première fois en feuilleton dans la revue «Kitan Club» dans sa livraison de décembre 1956. Dans un «*avertissement de l'auteur*», Numa Shôzô s'adresse à ses lecteurs en ces termes : «*Avant qu'on ne me le suggère, me voici résolu à écrire un roman de la domestication. Deux mille ans*

* Faculty of Intercultural Communication, Ryukoku University

plus tard, seuls les Blancs jouiront de la civilisation, les Noirs seront des esclaves auxquels auront été reniés leur droits humains et, plus avilis encore, les Japonais devenus des Yapous, ce mot désignant une espèce d'animal domestique voué au service des Blancs. Voici le récit des mésaventures d'un Japonais du XXème siècle entraîné avec sa fiancée blanche en direction d'un tel univers. Ce roman s'annonce long et je prie le lecteur désireux de disposer d'éléments d'interprétation de se reporter avec un égal plaisir à mes Carnets. Je demande aux personnes goûtant peu les rêveries d'humiliations de soi masochistes, ceux que ces songeries ne feraient qu'indisposer de faire en sorte de s'abstenir de lire ce qui va suivre».

Yapou, bétail humain est une histoire masochiste écrite par des masochistes et Numa Shôzô le pseudonyme autour duquel l'idée de cette fiction voit le jour au milieu des années 1950. Le roman se retrouve bientôt au centre d'un scandale médiatique en raison des «mauvais génies» ayant parrainé ce texte dont peu sont connus hors du Japon, à l'exception notable de Mishima Yukio qui tenait ce livre pour «*probablement le plus grand roman idéologique qu'un Japonais ait jamais écrit après-guerre*».

1) Un filon éditorial

C'est sous la signature de «Numa Shôzô» que commencent à paraître dès 1953 dans la revue «Kitan Club» de courts essais qui prennent bientôt le titre de *Aru musôka no techô kara* (*Carnets d'un rêveur*) dans lesquels l'auteur détaille ses désirs d'humiliation en se livrant à une exégèse de la littérature masochiste non exclusivement japonaise, à une époque où le terme de «masochisme» est presque inconnu au Japon en dehors du cercle de contributeurs et d'amateurs gravitant autour de revues «discrètes» comme ont pu l'être «Kitan Club», «Uramado» ou «Fûzokukitan». Ces revues appelées «kasutori zasshi» en raison de la médiocre qualité du papier sur lequel elles sont imprimées et de la rapidité avec laquelle elles apparaissent et disparaissent¹⁾ témoignent d'une parole retrouvée après l'oppression du régime militaire puis la fin de l'occupation américaine en 1952.

«Kitan Club» (littéralement «Club de l'étrange») paraît pour la première fois en juin 1952, connaît une interruption en 1955 suite à une interdiction et s'interrompt en mars 1975 à la mort de son mécène, Minota Kyôji, un riche courtier d'Osaka. Les «bureaux» de «Kitan Club» se résument à une boîte postale, les numéros sont alimentés par les contributions d'amateurs soucieux de partager leurs expériences, tourments ou érudition en matière de sadomasochisme. L'usage du pseudonyme est la règle. Tirée à environ 30 000 exemplaires et vendue essentiellement sur abonnement, la revue n'a jamais pour autant été clandestine, il était possible de se la procurer chez certains libraires spécialisés de Tokyo ou d'Osaka.

Les parutions de *Yapou, bétail humain* se succèdent jusqu'en juin 1959. Numa se voit contraint de cesser sa «contribution» au terme de vingt livraisons. On lui a renvoyé son manuscrit en lui demandant «*d'en assouplir certaines formules afin de répondre aux exigences de la censure*». L'éphémère revue «Chi to Bara» (Le Sang et la Rose) créée par Shibusawa Tatsuhiko²⁾ republie en 1969 la totalité des épisodes existant à la fin des années 60 dans son quatrième et dernier numéro³⁾ et c'est en 1970 que le texte connaît sa première édition en un volume de 28 chapitres aux éditions Toshi que fondent pour l'occasion Yamaki Kazuhiro et Kô Yoshio qui devient l'agent et producteur de Numa Shôzô⁴⁾. Paraît alors ce qui va prendre le nom d'édition «populaire» d'un roman qui continue cependant de s'écrire et de croître en volume à par-

tir de l'édition Kadogawa en 1983 jusqu'à l'édition «complète» de 1991 aux éditions Million, l'édition Ota en 1993, puis l'édition «définitive» en 49 chapitres sous la forme de cinq volumes de poche aux éditions Gentosha Outlaw en 1999.

L'adaptation récente (2003–2007) en manga de *Yapou, bétail humain* par Egawa Tetsuya (interrompue au volume 9), après celle d'Ishinomori Shotarô en 1971 permet au roman de conserver une actualité. L'adaptation d'Ishinomori vient d'ailleurs d'être rééditée. Le cinéaste Nakajima Sadao a envisagé une adaptation cinématographique de l'œuvre dans les années 70, un scénario a même été écrit, mais le projet tomba à l'eau⁵. Le livre donnera un temps son nom à un club SM de Tokyo aujourd'hui fermé, le *kachikujin-club*.

Yapou, bétail humain est encore peu traduit. Il existe une traduction chinoise parue à Taiwan en 2002. La traduction française proposée aux éditions Désordres-Laurence Viallet est à ce jour la seule jamais réalisée en langue occidentale⁶. D'après Kô Yoshio, des traductions en russe et en turc seraient en cours, une traduction anglaise serait à l'étude depuis plusieurs années sans jamais aboutir, probablement en raison du caractère politiquement très incorrect du roman.

Yapou, bétail humain a également été l'objet d'adaptations au théâtre en 2000, 2005 et plus récemment en 2010 par la troupe *Gesshokukageikidan* (*L'opéra de l'éclipse lunaire*) dirigée par Takatori Ei. Avec cette dernière pièce, *Numa Shôzô* auteur de *Yapou, bétail humain*, plus particulièrement centrée sur l'enfance et les personnalités multiples de Numa Shôzô, Takatori met en scène avec subtilité la plupart des personnages du roman, les mêlant habilement aux protagonistes de l'ombre et de la pénombre ayant évolués dans l'orbite de cette comète littéraire.

2) De l'imposture à la posture : une personnalité fictive

L'identité de l'auteur se cachant sous le pseudonyme de «Numa Shôzô» reste à ce jour inconnue, y compris après la mort, le 30 novembre 2008, d'Amano Tetsuo. La nouvelle de son décès est diffusée par la plupart des quotidiens japonais, y compris sportifs, qui reprennent la dépêche de l'agence de presse Kyôdô rappelant les origines de la notoriété de celui que les circonstances de l'élaboration plus que l'écriture proprement dite du roman semblent avoir contraint ou conduit à devenir Numa Shôzô, autrement dit l'auteur «fictif», l'interprète facétieux et l'exégète dévoué de *Yapou, bétail humain*. La voici in extenso : «*Homme de lettres connu pour ses essais et ses romans esthétiques, Amano Tetsuo qui déclara être Numa Shôzô, l'auteur mystérieux de Yapou, bétail humain* «l'œuvre la plus extravagante publiée depuis l'après-guerre» est mort le 30 novembre à 7 heures 07 à son domicile de Tokyo des suites d'une pneumonie, vient-on d'apprendre ce 3 décembre. Il était âgé de 82 ans. Originaire de (la région de) Fukuoka, employé comme correcteur aux éditions Shinchosha, Amano se consacre parallèlement à la rédaction d'essais et de romans. Ses œuvres les plus connues sont *Kinjirareta seishun* (Une jeunesse interdite) et *Ishishokuteki sakkaron* (Discours d'un écrivain de mauvais goût). Après une parution en feuilleton dans une revue, *Yapou, bétail humain* est publié en un volume en 1970 et devient un best-seller. Il s'agit d'un roman de science-fiction racontant comment des femmes blanches dominant un empire universel situé dans un proche avenir sont servies par des hommes japonais réduits à l'état de bétail. Le caractère politique ainsi que les de-

scriptions sexuelles outrancières de ce roman suscitèrent une polémique. Alors que plusieurs hypothèses circulaient sur l'identité réelle de monsieur Numa, l'auteur de Yapou, Amano Tetsuo déclara publiquement en 1982 avoir écrit ce texte, avant de revenir sur cette déclaration et se définir comme «le représentant de Numa Shôzô». Une édition complète de Yapou paraît en 1991. Ce texte a été traduit à l'étranger. Il a fait l'objet d'adaptations en manga par Ishinomori Shotarô et Egawa Tatsuya.»

La revue «Bungeishunjû»⁷⁾ dans son numéro de septembre 2004 classe *Yapou, bétail humain* parmi les «57 ouvrages qui firent trembler le Japon» (*nihon wo shinkansaseta 57 satsu*) dans une liste rassemblant aussi bien l'essai de Sakaguchi Angô⁸⁾, *Daraku-ron (La chute)*, Aron shûyôjo (*Le camp de prisonniers d'Alhone*) d'Aidai Yûji⁹⁾, *Hiroshima notto (Notes de Hiroshima)* d'Oé Kenzaburo¹⁰⁾, *Nihonrettô kaizôron* (Discours sur la reconstruction de l'archipel japonais) de l'ancien Premier ministre Tanaka Kakuei, *Amae no kôzô (Le jeu de l'indulgence)* du psychiatre Doi Takeo¹¹⁾ que Aoi toki (*Les heures fanées*), l'autobiographie de la célèbre idole des années 70 que fut Yamaguchi Momoe.

Dans son texte de présentation, Dan Oniroku¹²⁾ soutient la thèse selon laquelle Amano Tetsuo est un imposteur. «*L'apparition sur le devant de la scène d'Amano Tetsuo au titre de représentant de Numa Shôzô est contemporaine de ce l'on a appelé le «Yapoo boum» et cela alors que la parution des feuillets avait été interrompue et que le livre était déjà paru depuis plus de 10 ans. Si l'on peut comprendre que Numa Shôzô, soucieux de conserver l'anonymat et de pouvoir toucher des droits d'auteur et les droits éventuels en cas d'une adaptation cinématographique de son œuvre, a pu en faire la demande à Amano Tetsuo – qu'il connaît depuis l'époque de «Kitan Club» pour y avoir collaboré avec lui, il n'est pas non plus difficile de comprendre que les authentiques fans de Yapou ont pu se détourner de l'œuvre initiale lorsqu'Amano Tetsuo a déclaré être Numa Shôzô sous prétexte d'avoir entrepris d'en écrire la suite et divers essais s'y afférant en imitant assez grossièrement le style de Numa. La différence entre le vrai et l'imitation est criante : c'est une question de qualité. Mais avant cela, le plus étrange est que l'auteur (le vrai) ait pu accepter de se laisser ravir son âme par l'imitateur (le faux), là encore, c'est un plaisir que ne peut éprouver qu'un masochiste.*

C'est dans les années 1970 lorsque l'intérêt pour ce roman se focalise sur l'identité de son auteur qu'Amano Tetsuo apparaît comme une figure centrale de «l'affaire Yapou». Publiée en juillet 1970, dans la revue «Fûzokukitan», une courte nouvelle d'Arashiyama Kôzaburô¹³⁾ qui prend soin de préciser – non sans humour – que son «*texte n'est tout au plus qu'une fiction*» fait d'un certain «Butano» (littéralement «ce cochon de . . .», comprendre Amano) le protagoniste de son texte intitulé *Shosetsu numa shôzô* (Le roman Numa Shôzô). La nouvelle se termine ainsi : «*Lorsqu'il utilise le nom de «Numa Shôzô», Butano s'autorise à faire circuler en ce bas-monde deux légendes mensongères : la première que Numa Shôzô est vivant, la seconde que Numa Shôzô est une fiction.*

Mais il faut en effet attendre 1982 pour qu'Amano Testuo qui se présentait alors comme «mandataire» ou «représentant» de Numa Shôzô finisse par «reconnaître» être l'auteur de *Yapou, bétail humain*. Morishita Kotarô¹⁴⁾ vient de publier dans le numéro de novembre du mensuel «Sho-kun!» un long article

dans lequel il raconte ses relations et sa rencontre avec Numa. Et celui-ci n'est pas Amano. L'article est titré : «L'écrivain masqué de *Yapou, bétail humain* est un juge du tribunal de grande instance de Tokyo, Kurata Takuji»¹⁵). L'affaire fait scandale.

Morishita tout comme Kurata et Amano sont des lecteurs et des contributeurs de la revue «Kitan Club». C'est dans ce contexte que Morishita a rencontré «Numa» une seule et unique fois à la demande de ce dernier au printemps 1956 mais a entretenu avec lui une relation épistolaire pendant plus d'une dizaine d'année. Le récit de cette rencontre n'est pas dénué d'intérêt : Numa s'est présenté au domicile de Morishita, vêtu très ordinairement, portant des «vêtements ne craignant pas d'être salis», lui avoue t-il. Morishita explique que Numa escomptait participer à un jeu à caractère coprologique et probablement de s'abreuver des urines de la propre femme de Morishita, une jeune femme de 18 ans, métisse «au sang blanc». Il n'en aura pas l'occasion. Le motif de cette visite est la consultation d'un ouvrage allemand dont Morishita possède un rare exemplaire, *Die Weiberherrschaft* de Eduard Fuchs et Alfred Kind. Il s'agit de quatre tomes consacrés aux mœurs et pratiques sexuelles, masochisme et coprolagnie compris. Morishita lui propose de lui prêter l'ouvrage mais Numa refuse et passe la nuit à le lire au domicile de Morishita. Le lendemain matin, lorsque celui-ci se lève, la bonne lui annonce que Numa est déjà parti. Morishita raconte comment il finit par découvrir vingt-six ans plus tard, en septembre 1982, que Numa n'est autre que Kurata Takuji qu'il reconnaît comme le juge présidant une séance de la quatrième chambre du tribunal de grande instance de Tokyo à laquelle il va assister. Morishita conclut son article en expliquant l'intention de cette dénonciation (la carrière de Kurata va s'en trouver compromise) : «*La raison principale qui m'anime n'est pas de dénoncer monsieur Amano qui cherche à se faire passer pour Numa Shôzô. Il est fort possible que Numa et Amano aient passé un accord pour faire de ce dernier son «représentant», et peut-être encore Numa l'aura-t-il autorisé à se faire passer pour lui. Il est également possible qu'Amano reverse à Numa ses droits d'auteurs, etc. (. . .) Il est encore concevable que Numa ferme les yeux sur les frasques d'Amano tant que cet arrangement lui permet de rester dans l'ombre. Mais malheureusement ou heureusement, la force littéraire de Yapou, bétail humain est trop forte. (. . .) Numa, je vous en prie, terminez votre roman! Quiconque un peu habile saura réussir les examens de la magistrature et officier à votre place. Mais il n'y a que vous qui soyez capable d'achever ce roman*»¹⁶).

Kurata Takuji oppose un démenti formel à cette dénonciation tout en reconnaissant avoir entretenu une correspondance – anonyme – non seulement avec Amano mais également avec Morishita. «*J'ai été consulté par A (Amano, Ndt) à qui semblait tenir à cœur l'élaboration d'un roman masochiste caricaturant le culte que les Japonais vouaient aux Blancs depuis que le Japon avait été occupé par les Etats-Unis après la guerre. J'aimais la science-fiction et comme j'en avais beaucoup lu en récupérant des revues et des livres de poche abandonnés par les soldats américains, j'ai suggéré à A qui me demandait conseils d'adopter le genre SF pour tracer les plans de ce roman masochiste brassant la question des nationalités et des races et je l'ai encouragé à créer une «fantaisie masochiste futuriste» comme notre littérature n'en avait encore jamais produit*»¹⁷).

Cette mise au point contraind Amano à «endosser» la personnalité de Numa Shôzô. Cette «posture» ne

convaincra pas les tenants de la thèse de l'existence d'un «auteur caché» (Kurata) et/ou probablement déjà mort, circulant depuis les années 1970, notamment l'hypothèse taboue que Mishima Yukio en ait pu être l'auteur ou un contributeur. Kurata le suggère d'ailleurs dans son livre¹⁸⁾. *«Lorsque Dan Oniroku emploie la formule d'«écrivain masturbatoire» pour qualifier l'auteur de Yapou, bétail humain¹⁹⁾, il a probablement en tête la figure de Mishima Yukio. Ce faisant, il est alors possible d'imaginer que le masochisme de Mishima exprimé par son désir de suicide personnel a pu prendre idéalement la forme de la mort de son propre peuple qu'en tant qu'extension idéale de son propre moi : c'est pour exprimer cela littérairement qu'il a imaginé le peuple japonais «yapounisé» dans un lointain futur. On peut concevoir que la figure du setteen et du creaps exprime ce phantasme. Si cela est, l'idée de l'esclavagisation du peuple japonais dont me parlait A, aurait été en réalité une idée de Mishima. Cependant, la figure du patriote qu'il incarnait publiquement l'obligea à dissimuler qu'il était le véritable auteur de ce texte tout comme à encenser exagérément l'énigmatique écrivain Numa. Il n'y avait guère que Shibusawa Tatsuhiko à connaître la vérité».* Il poursuit un peu plus loin : *«Qui sait si dans 1000 ans cette œuvre ne sera pas attribuée à Mishima?»*

Morishita Kotarô revient à la charge dans deux numéros suivants de «Sho-Kun!», interprétant les gesticulations d'Amano Tetsuo et sa revendication «officielle» comme une manœuvre uniquement destinée à protéger le magistrat Kurata Takuji.

Amano Tetsuo répond aux attaques de Morishita dans une préface à l'adaptation en manga de *Yapou, bétail humain* parue en 1982, *Kachikukin yapû, The Domestic Yapoo*, par Ishinomori Shotarô. *«Evidemment! Je ne serais donc pas du même calibre intellectuel. Il est évident qu'en regard monsieur K (Kurata, Ndt) présente sur ce point toutes les garanties de par son parcours universitaire et sa grande érudition, enfin, sa position sociale également qui le place parmi l'élite lui donne le profil acceptable. Relevant quelques éléments susceptibles de constituer un ensemble de preuves auquel il ajoute sa conviction personnelle, celle-ci tenant bientôt lieu de preuve, il ne peut s'empêcher de tonitruer dans la revue «Sho-Kun!». Moi qui devrais rougir de me trouver nu sans voile et d'être traité d'imateur ou de faussaire, moi que la honte devrait envahir. Pourtant si l'on considère la chose d'un point de vue masochiste, il est clair que ces accusations constituent à l'inverse une occasion de réjouissances suprêmes. D'autant qu'en ce bas-monde pullulent les imitations et les contrefaçons ; les comparer, c'est convoquer les vanités : savoir qui le premier ôtera le postiche à l'autre. J'aurais aimé jouer à ce jeu mais s'il devait y entraîner également monsieur K, je préfère ne pas m'y prêter. Quand bien même les explications de «Sho-Kun!» font illusion, désolé – et croyez bien que j'en suis le plus confus – je suis Numa Shôzô. Me voilà la mort dans l'âme contraint d'affirmer sans ambiguïté que je suis personnellement l'auteur de Yapou, bétail humain.»*

Les ressorts de «l'affaire Yapou» sont probablement plus triviaux mais également plus complexes que ne n'ont voulu le croire les journalistes et un certain milieu littéraire, en prise à l'illusion de l'existence – physique – d'un individu se cachant sous le pseudonyme.

Lors de la «reconnaissance» d'Amano Tetsuo, ce dernier laisse déjà entendre que Numa Shôzô,

davantage qu'un simple nom de plume, n'est en fin de compte qu'une *personnalité fictive*, inséparable des conditions de la conception et de l'élaboration de la fiction *Yapou*, à savoir sa parution en feuilleton dans une revue dont le fonctionnement est proche du club d'amateurs voire du salon littéraire. De même, cette *personnalité* ne peut être dissociée de l'«écriture» (discours) théorisée sous l'appellation de «roman de la domestication» dont Numa fait de *Yapou* le premier ban d'essai, ainsi qu'il l'indique dans l'«adresse au lecteur» citée plus haut. Ce constat, Ando Izumi (un des pseudonymes d'Amano Tetsuo) le faisait déjà en conclusion d'un article publié en 1970 dans la revue «Erochika» (Erotica)²⁰. *«Numa Shôzô a été dès les débuts une personnalité fictive et si cette personnalité continue à présent à exister, il est peu probable que le vrai visage de chair et d'os de Numa Shôzô apparaisse jamais au grand jour. Cette fiction-Numa et l'univers imaginaire de Yapou entretiennent un rapport si intime que le mythe Yapou sera ruiné lorsque cet équilibre sera détruit»*. Amano Tetsuo revient sur cette explication dans son «testament» republié en 2003 sous le nom de . . . Numa Shôzô : *«Yapou, bétail humain était également l'aveu de ma foi. Ce texte avait-il une valeur littéraire ou autre? Peu importait. Yapou s'est distillé sous le couvert d'un nom de plume, il est le résultat d'une correspondance secrète entre personnes souffrant de mêmes tourments. Ecrire était en soi l'objectif afin d'entretenir la catharsis. C'est pourquoi je n'ai jamais touché – ne serait-ce un yen – à la parution des premiers feuilletons dans «Kitan Club». Quand bien même la revue aurait eu la velléité de rétribuer son contributeur, cela eut été impossible puisqu'il avait été fait en sorte que l'identité réelle et l'adresse de la personne se faisant appeler Numa Shôzô ne puissent être connus. C'était un acte gratuit en vue de l'entretien de cette catharsis. Numa Shôzô n'aura été rien d'autre que le pseudonyme d'un amateur sans aucune ambition littéraire. Voilà pourquoi il est tout à fait déplacé et extrêmement désagréable de prétendre soumettre ce texte à un examen destiné à déterminer s'il mérite ou non le titre d'œuvre littéraire. Que ce soit par exemple Okuno Takeo décrétant ce texte «inachevé sur le plan artistique» ou Isoda Kôichi se répandant dans plusieurs journaux pour lui trouver un caractère «vulgaire», «soulevant de nombreuses difficultés sur le plan littéraire», il est clair si je devais m'exprimer du point de vue de l'auteur que des appréciations de ce genre ne l'ont dès le début jamais concernées. Yapou a été écrit sans ambition littéraire mais quand bien même il n'est qu'une «œuvre vulgaire», il n'en reste pas moins un «chef-d'œuvre». Un «chef d'œuvre» où confession et invention de cet univers s'entrecroisent et se superposent»²¹.*

Peu d'informations biographiques précises sur Amano Tetsuo en dehors de celles qu'il est possible de dégager de la lecture de ses mémoires parues sous le titre *Kinjirareta seishun (Une jeunesse interdite)*, des notices biographiques accompagnant la publication de certains de ses livres ou des informations distillées par Shiga Nobuo et Amano Tetsuo lui-même lors de l'interview qu'il lui accorde en 2006²².

Amano Testuo est né à Fukuoka le 29 mars 1926. Diplômé du lycée industriel de Fukuoka (*fukuoka sangyo*), il trouve un emploi à la Manshû tokushûkôtetsu kabushikigaisha, une société minière en Mandchourie (alors occupée par l'armée japonaise), emploi qu'il conserve jusqu'au début de la Seconde Guerre mondiale. Amano rentre au Japon au début du conflit pour être incorporé dans la Marine mais il ne combattra pas et ce détail infirme la déclaration de Numa Shôzô dans la postface de 1970 selon laquelle ce

sont les tourments sadiques que lui inflige une femme occidentale qui sont à l'origine de *Yapou, bétail humain*²³⁾. A la fin de la guerre, la tuberculose le contraint à une longue convalescence. Amano Tetsuo aurait eu de multiples activités après-guerre, allant de son implication dans le commerce de marché noir à un emploi de détective privé. C'est dans les années 1950 qu'il se lance dans la littérature. Pendant les trois années qu'il passe dans un sanatorium de Tokyo, il fréquente un club littéraire informel, «Genzai no kai» (la réunion du présent), auquel participent plusieurs personnalités dont les écrivains Abe Kôbô (1924–1993), Miura Shumon (1926–), Agawa Hiroyuki (1920–). Il collabore dans un premier temps et pour des «raisons alimentaires» à certaines des nombreuses revues fleurissant aussitôt la liberté de presse rétablie. Usant de quatre pseudonymes, dont Guroda Shiro, Minao Kyu, il y écrit simultanément des nouvelles et des essais à caractère érotique et plus particulièrement masochiste. Il collabore notamment aux revues «Uramado», «Amatoria» et «Kitan Club» où paraissent les premiers épisodes du feuilleton *Yapou, bétail humain*. C'est d'ailleurs dans cette revue qu'il signe de son nom deux courtes nouvelles mettant en scène Clara et Rinichiro, les deux protagonistes de *Yapou*, en juillet et août 1958 alors que la parution des feuilletons de *Yapou* connaît une interruption. Il entre en 1967 aux éditions Shinchosha où il travaille comme correcteur jusqu'à sa retraite en 1992, tout en poursuivant une œuvre d'essayiste et de romancier, signant sous son nom une quinzaine de romans et plusieurs recueils de textes et d'articles dont certains sont à présent republiés sous la signature de Numa Shôzô²⁴⁾.

Amano Tetsuo avoue avoir très jeune goûté à certains jeux homosexuels. C'est lorsqu'il commence à prendre conscience de son masochisme qu'il se met à en faire l'exégèse dans la littérature japonaise et étrangère. Il est un fin connaisseur de *La Vénus à la fourrure* de Sacher-Masoch et de l'œuvre de Tanizaki Junichirô ou d'Endô Shusaku qu'il connut personnellement.

Amano Tetsuo avoue enfin un masochisme actif. Plusieurs témoignages font écho de ses «frasques»²⁵⁾ et dans l'entretien qu'il accorde à Shiga Nobuo, il raconte comment il organisa sa «vie de masochiste» en se créant des occasions de vivre des expériences d'humiliation. Il explique qu'en répondant à des annonces de «demande de service» paraissant dans certains journaux, il réussissait en se faisant passer pour un «simple d'esprit doté de l'âge mental d'un garçon de 5 ou 6 ans» à s'introduire dans divers milieux propices à satisfaire ses attentes de «masochiste actif». C'est ainsi qu'il parvient à se faire employer comme «dog-boy», en charge de s'occuper du chien de l'épouse japonaise d'un Américain ou comme factotum dans le dortoir d'une université de jeunes filles de Tokyo. La première, confie-t-il «n'hésitait pas à se mettre nue» devant lui. «*Cette situation me conduisait à penser que j'avais à ses yeux la même existence que le miroir dans lequel elle se regardait, et cela était bon. Partant, ce que ces femmes me faisaient subir était absolument surprenant*». Il explique ainsi comment une étudiante lui demanda de lui caresser les seins tout en lui faisant promettre de n'en rien dire. En se faisant passer aux yeux de ces femmes comme un «retardé mental», il confie comment – à son plus grand profit – celles-ci «profitaient» de la situation pour obtenir de lui des «services» propres à satisfaire ses désirs d'humiliation. Le réalisateur Nakajima Sadao raconte qu'en 1970, Amano Tetsuo se présentant comme le «mandataire» de Numa Shôzô a participé au tournage du film *Nippon'69 sekkusu ryôkichitai (nippon'69 les zones morbides du sexe)* dans lequel il interprète le rôle d'un masochiste.

Enfin, en 1972, la revue «Bungaku-kai» publie une «fiction» écrite par Kurahashi Yumiko²⁶⁾ intitulée *Mazoshisuto M shi no shôzô* («Portrait de monsieur le masochiste M») dans laquelle elle met en scène un homme très probablement inspiré par le personnage d'Amano Tetsuo en «attardé». Les dernières lignes syllabiques du texte se terminent d'ailleurs par la confidence suivante : *«Quelque temps après, une œuvre monumentale dont l'auteur reste inconnu et dont a dit le plus grand bien a paru chez un petit éditeur, un roman qui avait d'abord paru dans la revue «K», un roman masochiste écrit par un masochiste. Je n'ai aucun doute sur le fait que son auteur n'est autre monsieur M».*

3) Yapou, bétail humain et Mishima Yukio

Mishima se suicide le 25 novembre 1970, la même année que la parution, en février, de l'édition Toshi de *Yapou, bétail humain*. Amano Tetsuo apprend la nouvelle de l'irruption de Mishima au quartier général des forces d'autodéfense japonaises d'Ichigaya dans un taxi alors qu'il est passé le matin à son domicile pour y déposer en son absence une édition numérotée à tirage limité du livre dont il lui destine le tirage numéro 1²⁷⁾.

Mishima Yukio s'est peu exprimé publiquement sur le roman mais les louanges – «excessives» au goût de Numa – sont attestés par plusieurs témoignages à commencer par cette déclaration faite à Terayama Shûji. *«Ce qui retient mon intérêt dans ce roman pour peu que l'on reçoive la prémisse sur lequel il repose est qu'il établit que le monde va changer. La conception ordinaire que l'on se fait du masochisme est que l'humiliation est une jouissance, et tout peut alors s'en extraire pour peu que l'on accepte ce point de départ. Personne ne pourra résister à la logique systématique sitôt mise en œuvre. Elle englobera et s'appliquera à tout, à la politique, à l'économie, à la littérature, à la morale. C'est cette terreur qu'écrit ce roman. (. . .) «Ce livre est probablement le plus grand roman idéologique qu'un Japonais ait jamais écrit après-guerre»²⁸⁾.* Cette dernière formule reprise à l'unisson par les médias japonais contribua à la fortune de l'œuvre.

C'est dans la treizième livraison d'une série d'essais intitulée *Shôsetsu to ha nani ka?* (*Qu'est-ce que le roman?*) rédigée peu avant son suicide que Mishima précise sa pensée : *«Ce qui donne à sentir que ce roman a une puissance de séduction aussi forte que les Cent vingt-journées de Sodome du marquis de Sade n'est pas sa ressemblance sur le plan de la scatologie mais pour le dire en un mot la logique de sa construction. Le monde de Yapou, bétail humain n'est pas un monde de folie. Il est d'une crudité à vous rendre malade tant sa logique est imparable et, pour ainsi dire, sociologique. Sur le plan strictement littéraire, l'écriture de ce roman ne présente pas un intérêt particulier, l'émotion ne tient pas particulièrement dans le détail de la phrase. Sur ce point, il ressemble beaucoup au Cent-vingt journées. Ce qui est ahurissant est tout simplement la volonté ou le libre-arbitre que l'on sent à l'œuvre dans cette gigantesque construction. Le monde qu'il décrit repose en réalité sur la même logique dominants/dominés à l'œuvre dans notre société, et ce monde est si grotesque que cette œuvre ne doit pas être appréciée comme la satire du nôtre ou sa simple analogie. Le masochisme est une perversion. Mais lorsque la volonté et la puissance d'une imagination sont poussées jusqu'à cet extrême, on peut dire qu'elles expriment la tentative d'une expérience radicale d'où quelque chose peut surgir. En prenant une perversion comme base de dé-*

part, le frisson qui s'empare du lecteur soudain convaincu qu'il faudra aller jusqu'à de telles extrémités manifeste pleinement le ressort sur lequel un roman se construit. Alors n'importe quel immondice (horreur) pourra se changer en beauté car cette beauté-là, nonobstant des différences de degré, appartient à notre sensibilité et ressort de notre catégorie du beau»²⁹⁾.

Dans la postface écrite pour l'édition Toshi de 1970, Okuno Takeo confirme l'intérêt que Mishima manifesta pour ce roman dès les premiers feuillets parus dans «Kitan Club». *«C'est Mishima Yukio qui a prononcé les paroles les plus dithyrambiques sur l'intérêt exceptionnel de Yapou, bétail humain de ce Numa Shôzô, son parfum sulfureux (gimi no warusa), l'exceptionnelle inspiration de ce roman et la forte imagination de son auteur. Nous nous retrouvions quatre ou cinq fois l'an à cette période (1957) à deux ou trois pour discuter, et Mishima : «Toi qui lis «Kitan Club», as-tu lu Yapou, bétail humain, cette incroyable histoire que publie cette revue?» Je la lisais, évidemment. Mais ce qui m'intéressait surtout dans ce roman était le thème de la machine à remonter le temps (time machine) dont faisait usage cette société du futur décrite dans ce roman de science-fiction. J'ai donc été très intrigué par la façon dont Mishima n'hésitait pas à recommander ce texte car je nourrissais malgré tout certains doutes. Autrement dit, je n'étais prêt à en reconnaître la valeur qu'à l'intérieur de cet univers que représentait «Kitan Club». C'est pour cette raison que je suis au regret de dire que Mishima Yukio fut le premier à percevoir la valeur universelle et littéraire de Yapou, bétail humain.»³⁰⁾* Okuno rédigera par ailleurs la notice de l'entrée «Numa Shôzô» du Nihon kindai bungaku daijiten (Le grand dictionnaire de la littérature moderne japonaise, 1978) qu'il conclut ainsi : *«Ce roman-fleuve est une œuvre fantastique poussant le masochisme jusqu'à son comble et dans laquelle l'auteur, servi par une formidable érudition dans les domaines de la science-fiction et de l'Histoire ainsi qu'une riche imagination, décrit comment les kachiku-jin (les Yapous) apprennent à se réjouir de leur transformation en objets sexuels (machines sexuels/godemichet), pygmées, chaussures, WC au service de belles femmes blanches. Remarqué et encensé par Mishima Yukio, Haniya Yutaka, Shibusawa Tatsuhiko, Okuno Takeo, ce livre finit par être publié entre louanges et critiques en janvier 1970 aux éditions Toshi et devient un best-seller.»*

Kô Yoshio est plus explicite sur le rôle de Mishima Yukio dans la parution de *Yapou, bétail humain*. C'est Mishima Yukio en personne qui lui apporte les premiers feuillets parus dans la revue «Kitan Club» découpés et annotés par ses soins en lui demandant d'œuvrer pour que ce texte dont la parution en feuilleton a été interrompue puisse faire l'objet d'une publication en volume³¹⁾. Selon Amano Tetsuo, Mishima Yukio qu'il a rencontré au titre de «représentant» de Numa Shôzô aurait présenté le texte dès la fin des années 1950 aux éditions Chûokôron. Les pourparlers en vue d'une édition ne déboucheront cependant pas sur une publication en raison du scandale au centre duquel la maison d'édition vient de se trouver plongée³²⁾. La création des éditions Toshi est liée à l'échec de cette première tentative de publication.

Kô Yoshio avance une hypothèse sur les raisons de la recommandation de Mishima de ce texte, recommandation qui prit à contre-pied l'extrême-droite japonaise dont il passait pour un mentor. *«La première tient à son esthétique personnelle. Je pense qu'elle explique sa fascination pour l'univers implacable*

ble et effroyable de ce roman sado-masochiste. Derrière cette fascination, se lisent également son masochisme et l'ambivalence de sa sexualité, son homosexualité et son attrait pour les comportements sexuels déviants. La seconde raison est moins connue et pourra sembler paradoxale quand on sait son intérêt pour la culture occidentale, en particulier pour la culture grecque : sa haine de l'Occident. Mishima était nationaliste et ses romans recèlent sous des formes souvent paradoxales et contradictoires des éléments ultranationalistes. Fasciné par la culture occidentale, il éprouvait également une antipathie radicale, pour ainsi dire raciale, contre les Blancs, contre l'Occident. C'est un aveu qu'il n'a clairement jamais fait et qui constitue à mon sens un élément important – que personne n'a vraiment relevé – pour comprendre la personnalité de Mishima. Cela explique probablement son attirance pour Yapou, bétail humain qui est, dans sa voix narrative, une dénonciation de l'impérialisme anglo-saxon. J'en veux pour preuve son attitude lorsque l'extrême-droite attaqua les bureaux des éditions Toshi. Mishima ne plia pas et défendit le roman en mettant en avant son caractère nationaliste que la bêtise de l'extrême-droite japonaise avait été incapable de discerner. Il a fait preuve de beaucoup de courage en défendant le livre malgré la critique radicale du système impérial qu'il contient. En apparence, Yapou est un texte qui humilie le peuple japonais mais si l'on gratte sous cette apparence, l'intention réelle du roman est indéniablement une dénonciation de l'Occident. C'est une opinion que partageait jusqu'à un certain point Shibusawa Tatsuhiko.»³³⁾

Le soin apporté à l'entretien du mystère autour de l'identité de Numa Shôzô servit grandement la promotion du livre. Le souci de préserver cet anonymat est également lié aux circonstances de sa «production» et au scandale savamment orchestré par Kô Yoshio qui reconnaît avoir été pris de cours par le groupe de trois personnes qui, se réclamant de l'extrême-droite japonaise, saccagea ses bureaux pour exiger le retrait d'un livre «insultant les Japonais et l'Empereur», avouant avoir lui-même songé à monter ce coup médiatique. L'attaque dont le roman fit l'objet justifia certainement que cet «anonymat» restât préservé. Le caractère hautement subversif de *Yapou, bétail humain* ne tient pas tant à son contenu sexuel et au catalogue de déviations qu'il met en scène (masochisme, scatologie, fétichisme, etc.) qu'à sa critique radicale du système et du Japon impérial dans sa version «moderne».

Kô Yoshio qui affirme être le seul à connaître l'identité de Numa Shôzô concède la chose suivante : «Il n'est pas faux d'affirmer qu'Amano Tetsuo est Numa Shôzô, mais la réciproque n'est pas exacte»³⁴⁾, reconnaissant ainsi que si *Yapou, bétail humain* n'a pas été écrit à plusieurs mains, son «élaboration» a bénéficié du concours de nombreux «informateurs» tandis qu'Amano Tetsuo tenait «le pinceau». L'érudition dont ce roman fait la démonstration, les informations et connaissances en matière de droit, de médecine, d'histoire, de langues étrangères (français, allemand, anglais ou chinois) etc, sur lesquels il repose, ont été apportées par plusieurs personnalités de premier plan, y compris Kurata Takuji. Le statut social de ces «personnalités» – certaines sont toujours vivantes – les aura incitées à conserver l'anonymat. «Je ne pense pas qu'Amano était terrorisé par l'idée d'être démasqué. Non, c'est plutôt aux nombreux «collaborateurs» que cette révélation aurait posé un sérieux problème. (. . .) L'existence de «collaborateurs» pose un problème délicat. Par exemple, le quatrième tome de la tétralogie de Mishima Yukio, *La mer de la fertilité*, repose sur des connaissances extrêmement précises et quantitatives sur le bouddhisme indien

qui lui ont été apportées par plusieurs spécialistes dont le professeur de philosophie indienne Matsuyama Juntarô. On n'affirmera certes pas que ces «collaborateurs» sont les auteurs du texte mais il n'en reste pas moins vrai que cette collaboration soulève un problème délicat quant à la notion d'auteur voire de co-auteur». ³⁵⁾

En guise de conclusion

Yapou, bétail humain aura probablement été initié et écrit jusqu'en 1970 par Kurata Takuji, et éventuellement Mishima Yukio lui-même, avant que la suite n'en soit confiée à Amano Tetsuo. C'est en effet au moment de la parution de l'édition Toshî que ce qui n'était qu'une pratique inhérente à la nature de la revue «Kitan Club» dans laquelle paraissent les premiers feuilletons, prend la forme d'un dispositif savamment orchestré destiné à alimenter l'illusion de l'existence d'un unique et mystérieux auteur.

Après la mort de Mishima en 1970 et le démenti de Kurata au début des années 1980, Amano endosse l'identité de cette personnalité «fictive». Cette stratégie qui a pour objectif de protéger les auteurs et contributeurs, exacerbe la «chasse au Numa» à laquelle se sont livrés les médias japonais. Elle servira grandement les ventes du livre lors des rééditions successives. L'activité de Kô Yoshio est ici déterminante. Après la mort de Mishima, celle d'Amano et de Kurata, il est le seul à connaître les tenants et aboutissants de l'affaire Numa, qu'il se garde bien de révéler . . . de son vivant.

Reste donc entière la question de l'interprétation de la signification de ce roman. Elle n'a encore jamais été sérieusement envisagée au Japon tant les débats se sont focalisés sur la question de l'identité de son auteur. L'auteur étant une autorité permettant de délimiter les bordures d'un texte et de décider de l'économie de son sens, son impossible identification l'aura empêché. Dans le cas de *Yapou, bétail humain*, ce n'est pas l'absence de l'auteur mais son excès qui aura entravé toute tentative d'interprétation.

Quelques pistes cependant.

Yapou, bétail humain est une dénonciation perverse de l'hégémonie occidentale qui reprend en les renversant tous les éléments de la propagande raciste anglo-saxonne durant la seconde guerre mondiale. Le texte est une reconstruction fictionnelle et masochiste de la fiction de cette modernisation-occidentalisation, rapide et contrainte, mystificatrice, accoucheuse des fameuses ambitions «civilisatrices» défendues par certains idéologues ultranationaliste du «destin historique» du Japon que viennent censurer la défaite de 1945 et l'occupation américaine. La défaite est un désastre spirituel. Elle devient pour les «auteurs» de *Yapou, bétail humain* une source d'excitation masochiste. Si la parodie grotesque, la fiction grinçante à l'humour ravageur que met en scène le roman ne peut se lire hors de ce contexte historique, source de l'obscur «mécanisme psychologique» suggéré par la biographie de Numa, il ne doit pas non plus se lire sans garder à l'esprit le souci de réinterroger les causes de cette défaite sur un plan «culturel» : celui qui aura rendu possible et pensable la mystification mise en œuvre par le Japon impérial, réinvestie sur un plan littéraire par le «roman de la domestication».

Numa Shôzô ne propose t-il pas de relire cette «histoire-là» et ses prolongements dans l'après-guerre comme la répétition d'un persistant complexe d'infériorité à l'égard des puissances occidentales? Complexe persistant car socialement structurant au titre de vecteur de «l'identité nationale»?

Numa Shôzô n'en est pas dupe mais d'une manière paradoxale. Sa «*fantaisie systématisée du masochisme*» est une feinte lui permettant d'en jouir en pleine conscience tout en développant la logique. Cette logique propre au masochisme trouve certainement son expression dans l'analyse de Tanaka Miyoko. «*Il faut envisager le masochisme dans son aspect métaphysique comme une provocation bien mal intentionnée, soucieuse de s'opposer à la règle d'airin universellement partagée voulant que le puissant se repaisse de la chair de plus faible que lui, il est l'ingénieux stratagème d'une dénonciation légitime, et laisse à penser qu'il est un principe critique suprême que rien ne pourra surpasser, la systématisation intentionnelle du principe du vaincu, une philosophie anti-idéaliste. Le masochiste ne se contente pas d'accepter indéfiniment la pression de son partenaire. Le masochiste offre son concours et son corps à la pression que le maître exerce sur lui et par ce moyen lui restitue sa conception du monde sous une forme grotesque*»³⁶.

La défaite de 1945 – échec non pas seulement militaire et idéologique mais désillusion profonde – le révèle sur le plan psychologique. Selon Numa Shôzô, l'avènement de ce Japon «moderne», incarné par la figure fringante et volontaire de Rinichiro, aura été une construction idéologique qui aura manqué son objectif mais en aura réalisé un autre : l'aliénation totale du Japon à l'Occident sous couvert de modernité. Ce n'est plus au «dépassement de la modernité» qu'auront souhaité les idéologues de la «guerre totale» qu'appelle Numa Shôzô mais à son parachèvement logique sous la forme d'un masochisme social. La critique sociale sous-jacente à *Yapou, bétail humain* fait donc de cet extravagant roman une fiction grinçante à usage interne et l'expression contradictoire d'un nationalisme tout aussi sérieux que désespéré. La figure de Mishima Yukio et sa légende l'expriment également d'une manière paradoxale si, à l'instar de Shibusawa Tatsuhiko, l'idéologie n'aura sans doute été qu'un prétexte à son spectaculaire suicide³⁷.

Quant à l'avenir de ce roman, Kurata Takuji le voyait ainsi : «*Cet étrange roman n'aurait jamais vu le jour sans la forme que prit le Japon dans l'après-guerre. La question est de savoir si cette page de l'histoire sera un jour tournée? Considérant la nullité des œuvres littéraires produites par «ce ramassis de masochistes qui constitue le peuple japonais», je pense que longtemps encore ce livre constituera l'envers d'une page de l'histoire officielle de la littérature japonaise à la manière dont les œuvres de Sade en France sont inscrites sur le verso des pages de l'histoire de la littérature française*»³⁸.

Note

- 1) Le papier est fabriqué à partir de rebuts, *kasu*, d'où l'expression *kasu tori*, pris des rebuts. L'expression *kasutori* est également une allusion à ce qui est appelé le *kasutori sake*, un alcool de si mauvaise qualité qu'«il assomme le buveur dès le troisième flacon» (*3 go nomu to tsubureru*). Cf Yamamoto Akira, *Kasutori zasshi kenkyu, shinboru ni miru fûzokushi* (*Les revues kasutori, l'histoire des mœurs vue à travers les revues kasutori*), éditions Chuokoronsha, Tokyo, 1998.
- 2) Shibusawa Tatsuhiko (1928–1988), écrivain et critique d'art. Directeur de la revue «Chi to Bara» (Le sang et la rose). Traducteur et introducteur de littérature française au Japon. Il traduit Sade, Jean Cocteau (*Le grand écart*) et

- Georges Bataille (*L'érotisme*) dont il introduit la pensée au Japon. Sa traduction de *L'histoire de Juliette ou les prospérité du vice* (*Akutoku no sakae*, 1959) lui vaut en 1960 un procès pour «obscénité publique». Shibusawa était un ami de Mishima Yukio qui s'appuie sur sa biographie du marquis de Sade pour sa pièce *Madame de Sade*.
- 3) Ce dernier numéro est dirigé par Hiraoka Shōmei après la démission de Shibusawa.
 - 4) Kō Yoshio, né en 1937 d'un père de nationalité chinoise, médecin pendant la Seconde Guerre mondiale à l'ambassade de Chine au Japon, et d'une mère japonaise, est le premier producteur d'événements hétéroclites et divers, diplômé de l'université de Tokyo. Son champ d'activité couvre aussi bien la production d'événements sportifs (combat de boxe) et musicaux (premier concert de Tom Jones au Japon) que de «coups médiatiques» tels que la tournée d'Oliver-kun en 1976, un chimpanzé présenté comme le chaînon manquant entre l'homme et le singe, ou une expédition lancée à la recherche du monstre du Loch Ness, patronnée par l'écrivain et actuel gouverneur de la municipalité de Tokyo, Ishihara Shuntarō. Il s'implique aussi dans le monde des Lettres où il joue le rôle d'agent et de promoteur littéraire en fondant plusieurs maisons d'édition. Figure énigmatique, volontairement provocatrice, dilettante, il se déclare prêt à s'engager dans n'importe quelle activité pour peu qu'elle rapporte suffisamment de quoi investir dans la suivante, en d'autres termes de lui permettre de : «tuer le temps». Un livre de Takekuma Kentarō, *Berabō na hitobito, sengō sabukaruchāru eijiden* (*Des hommes extravagants, légendes des plus éminents promoteurs de la sous-culture dans l'après-guerre*), éditions Kawade bunko, Tokyo, 2007, pp 7–107) contient un entretien d'une centaine de pages de Kō Yoshio. Un autre entretien paru en janvier 2009 dans *Tokyo bukku nabi* (*Tokyo Book nabi, guide des librairies et blibliothèques de Tokyo*) sous le titre *Kami wo mo yobu otoko, Kō Yoshio* (*Kō Yoshio, un homme également capable de produire Dieu*) apporte un éclairage sur sa personnalité et ses activités. Kō Yoshio est également l'auteur de *Kyojin no sengen, kurei wo KO shita mōtakutō shōhō* (*Manifeste d'un illusionniste, Cassius Marcellus Clay mis KO par le code du commerce de Mao Zedong*), éditions Futaba, 1973 ; *Kyojin kaijin Kō Yoshio* (*Kō Yoshio, illusionniste précurseur*), éditions Gakken, Tokyo, 2005 et de *Kyojin no susume, muchitsujo wo ikinuke* (*Conseils d'un illusionniste, survivre au chaos*), éditions Shueisha, Tokyo, 2009.
 - 5) Nakajima Sadao, *Yūgeki no bigaku* (*Esthétique de la légèreté*), éditions Wides, Tokyo, 2004, pp 155–56.
 - 6) Numa Shōzō, *Yapou, bétail humain*, traduit du japonais par Sylvain Cardonnel, Collection Désordres/Laurence Viallet, éditions du Rocher, Paris, publié en 3 volumes entre 2005 et 2008.
 - 7) Kabushiki Bungeishunjū est une prestigieuse maison d'éditions fondée en 1923, connue pour la publication de son mensuel homonyme «Bungeishunjū» et de l'hebdomadaire «Shūkan bunshu». Elle décerne chaque année le prix littéraire le plus prestigieux au Japon, le Prix Akutagawa, ainsi que le Prix Naoki qui récompense des auteurs plus populaires.
 - 8) Sakaguchi Angō (1906–1955), *La Chute*, traduction française par Yves-Marie Allieux et Yamada Minoru, in *Cent ans de pensée au Japon*, tome I, éditions Philippe Picquier, Arles, 1996.
 - 9) Aida Yūji (1916–1997), universitaire japonais historien de la Renaissance. Fait prisonnier lors de la Seconde guerre mondiale, il est interné dans un camp de l'armée britannique à Ahlone près de Rangoon en Birmanie. Dans ce livre de mémoires publié en 1962, il raconte son expérience et décrit les conditions de vie dans le camp. Il insiste surtout sur l'attitude des Anglais à l'égard de leur coolies birmans et des prisonniers japonais. Ce sont particulièrement les travaux qu'ils étaient contraints d'effectuer dans les baraquements de femmes qui représentent pour lui l'expérience la plus humiliante de sa captivité. «A l'évidence, ces femmes ne considéraient pas les colonisés et les gens de couleur comme des «êtres humains». Nous n'étions rien d'autre que du bétail (*kachiku*). Elles n'avaient de plus aucun besoin de nous percevoir comme des êtres humains. Voilà la conclusions à laquelle – qu'on prenne la question sous tous les angles – je suis parvenu». Une traduction anglaise du texte par Hide Ishiguro et Louis Allen, *Prisoner of the British : a Japanese soldier's experiences in Burma*, est paru chez Cresset Press, London, 1966.
 - 10) Oé Kenzaburō (1935–), prix Nobel de littérature en 1994, *Notes de Hiroshima*, traduction française de Dominique Palmé, éditions Gallimard, Paris, 1996.
 - 11) Doi Takeo (1920–2009), *Le jeu de l'indulgence*, traduit par E. Dale A. Saunders, éditions l'Asiathèque, Paris, 1991.
 - 12) «Bungeishunjū», septembre 2004, pp 294–295. Dan Oniroku (1931–2011), écrivain, scénariste, auteur de romans sadomasochistes fréquemment adaptés au cinéma, entre autres par la firme Nikkatsu dans sa série *Roman porno*. Son roman le plus célèbre *Hana to hebi* (*la fleur et le serpent*) paraît également en feuilleton dans la revue «Kitan

- Club» à partir de 1961. Dan Oniroku est avec Numa Shôzô l'un des deux piliers de «Kitan Club».
- 13) Arsaheyama Kôzaburô (1935–), romancier et essayiste, un temps rédacteur en chef du magazine «Taiyo».
 - 14) Morishita Kotarô (né en 1927, nom plume Morishita Takashige), spécialiste des mœurs et sexualité, fut dans les années 1970 rédacteur de la revue «Fûzokukitan», concurrente de «Kitan Club» après y avoir contribué intensément dans les années 1960. Il vouait pour d'obscures raisons une inimitié à Amano Tetsuo, selon Kurata Takuji.
 - 15) Kurata Takuji (1922–2011) a tour à tour été employé à la bibliothèque nationale japonaise, magistrat, notaire et avocat. Il est également l'auteur de plusieurs ouvrages de droit, de traductions et de livres de souvenirs.
 - 16) Morishita Kotarô, revue «Sho-kun!», novembre 1982, p 242.
 - 17) Kurata Takuji, *Zokuzoku saibankan no sengoshi, rôhôsô no omidebanashi*, (Suite de la suite de l'histoire d'après-guerre d'un magistrat : souvenirs et bavardages d'un vieil avocat), éditions Yûyûsha, 2006, p 288.
 - 18) p 296.
 - 19) Déclaration faite dans un article du Sankei sports paru en avril 1984. «Un juge n'écrit pas ainsi». «Cet écrivain appelé Numa Shôzô ne peut évidemment pas être un amateur, mais un jeune et célèbre auteur qui, à cause d'un penchant masochiste avéré, se plaît à écrire dans une atmosphère masturbatoire». Cité par Kurata Takuji, ouvrage cité, p 295.
 - 20) Ando Izumi, *Kachikujin yapû ni tsuite* (A propos de Yapou, bétail humain), revue «Erochika», juin 1970, p 70.
 - 21) Numa Shôzô (Amano Tetsuo), *Mazohisuto M no igon* (Le testament du masochiste M), éditions Chikuma Shobô, 2003, p 32–33.
 - 22) Shiga Nobuo, Revue «TH», *Talkingheads Series*, numéro 27 consacré à la «poétique de l'esclavage» (dorei no shigaku), éditions Atorie sâdo (Atelier Third), Tokyo, 2006, pp 64–72.
 - 23) Postface à l'édition Toshi, juillet 1970. «A la fin de la guerre, je me trouvais à l'extérieur du Japon, j'avais été enrôlé dans les jeunesses combattantes. Ayant été fait prisonnier, le destin a voulu que je fusse pendant ma captivité placé dans une situation qui me contraignait à éprouver un plaisir sexuel aux tourments sadiques que me faisait subir une femme blanche. Libéré, démobilisé, j'étais devenu un anormal sexuel lorsque je rentrai au Japon. Les souffrances que l'hérétique que je suis endure depuis plus de vingt années ne pourront sans doute être comprises que par des individus connaissant les mêmes inclinations sexuelles (. . .). Mon pays était occupé par une armée de Blancs et je ne pouvais en faire moi-même l'expérience à cause de ma captivité mais je me souviens de l'excitation qui s'emparait de moi à l'idée de savoir les Japonais humiliés par des Blancs.»
 - 24) Parmi ceux-ci, *Kinjirareta seishun* (une jeunesse interdite) : ce livre de mémoires paru initialement en 1991 aux éditions Ashi Shobô sous la signature d'Amano Tetsuo est republié en 2008 aux éditions Gentosha sous celle de Numa Shôzô. *Waga ojoku no jinsei* (Ma vie d'humiliations) est publié aux éditions Mainichi shinbunsha (journal Mainichi). *Mazohisuto M no igon* (Le testament du masochiste M) qui paraît sous la signature de Numa Shôzô en 2003 aux éditions Chikuma shobô lui est également attribué. De la même façon, le recueil d'articles intitulé *Ishishokuteki sakka ron* (Discours d'un écrivain de mauvais goût), initialement paru en 1973 sous le nom de Amano Tetsuo aux éditions Haga shoten, reparaît en 2009 chez Gendai shokan sous le nom de Numa Shôzô. Une photo d'Amano Tetsuo prise en 2008 à l'âge de 82 ans y a été ajoutée.
 - 25) Hagihara Sakumi, *Gekitekina jinsei koso shinjitsu, watashi ga atta shôwa no isaitachi* (Les existences tragiques en sont d'autant plus authentiques, les génies de l'époque Shôwa que j'ai rencontrés), éditions Shinchosha, 2010, p 10–32, chapitre 1, *Numa shôzô no puroperaki* (L'aéroplane Numa Shôzô).
 - 26) Kurahashi Yumiko (1935–2005) est une écrivaine aussi connue que Kaiko Ken, Oé Kenzaburô ou Ishihara Shûntarô dont elle est contemporaine. Son œuvre à l'imagination provocatrice adopte souvent la forme de la critique sociale. En 1986, elle reprend le thème d'un état dominé par les femmes dans lequel va se perdre un pasteur prosélyte et apôtre de la monogamie dans son roman *Amanon koku no ôkanki*, (*Chronique du voyage aller et retour au pays d'Amanon*), éditions Shinchosha.
 - 27) Le numéro 2 était destiné à Shibusawa Tatsuhiko, le numéro 3 à Minota Kyôji, le directeur de la revue «Kitan Club». Cf, Amano Tetsuo (Numa Shôzô), *Mishima Yukio to «Kachikujin yapû»* (Mishima Yukio et Yapou, bétail humain) in *Ishishokuteki sakka ron* (Discours d'un écrivain de mauvais goût), 2009, pp 21–29, reprise d'un article paru dans la revue «Ushio» de février 1971 (Shôwa 46).
 - 28) Dialogue entre Mishima Yukio et Terayama Shûji paru dans la revue «Ushio» du mois de juillet 1970 (Shôwa 45), repris in *Ketteiban Mishima Yukio zenshû* (Œuvres complètes de Mishima Yukio), volume 40, édition

- Shinchosha, 2004, pp 671–688. Terayama Shûji (1935–1983) : poète, romancier, dramaturge, scénariste et réalisateur surtout connu en Europe pour son œuvre cinématographique.
- 29) Mishima Yukio, *Shôsetsu to ha nani ka? (Qu'est-ce que le roman?)*, in *Mishima Yukio Zenshu (Œuvres complètes de Mishima Yukio)*, volume 34, éditions Shinchosha.
- 30) Okuno Takeo, *kachikujin yapû dentetsu* (La légende de Yapou, bétail humain), parue initialement dans l'édition *Toshi* en février 1970 et reprise dans l'édition définitive des éditions *Gentosha Outlaw* en 1999, volume III, page 352.
- 31) *Kachikujin yapû* hiwa, *numa shôzô no shi ni saishi*. (Histoire secrète de Yapou, bétail humain : à l'occasion de la mort de Numa Shôzô,) Revue «Shinchô», février 2009, p 254. Voir aussi Kô Yoshio, *Kyojin kaijin Kô Yoshio* (Kô Yoshio, illusionniste précurseur), éditions Gakken, Tokyo 2005, p 269.
- 32) Ce scandale est provoqué par une attaque de l'extrême-droite japonaise contre le directeur de la maison d'édition après la publication en décembre 1960 d'une nouvelle de Fukuzawa Shichirô (1914–1987), Fûryumutan (un rêve merveilleux) qui se termine par la décapitation de la famille impériale japonaise. Un jeune extrémiste s'introduit au domicile du directeur des éditions Chûokôron, Shimanaka Hôji où en l'absence de ce dernier, il blesse grièvement sa femme et assassine leur domestique. Fukuzawa Shichirô est également l'auteur de *Narayama bushikô* (La balade de Nayarama).
- 33) Conversation personnelle avec Kô Yoshio enregistrée à Tokyo en mai 2010.
- 34) Conversation personnelle avec Kô Yoshio enregistrée à Tokyo, septembre 2008.
- 35) Kô Yoshio, Revue «Shinchô», février 2009, p 256.
- 36) Tanaka Miyoko, *Numa shôzô-ron : mazohizumu ni kansuru sadisutikkuna shikô* (Etude sur Numa Shôzô : réflexions sadiques sur le masochisme, in revue «The City, Toshi Bessatsu», 1972, p 52. Tanaka Miyoko (1936–) s'occupa de l'édition des œuvres complètes de Mishima Yukio.
- 37) Shibusawa Tatsuhiko, *Zettaisha wo kakimami toshite . . .* (pour apercevoir l'absolu...), in *Bungeidokuhon Mishima Yukio*, éditions Kawade, 1975, p 72–77. «On a beaucoup glosé sur la mort de Mishima et les raisons de son suicide, je répéterai quant à moi comme je l'ai déjà fait que ces élucubrations ratent leur objet. La volonté de mourir de l'intéressé recouvre d'un voile le suicide de l'écrivain en tant qu'acte. Si dans le cas des suicides de Daizai Osamu, les femmes ne sont que des alibis, l'idéologie l'est tout autant dans le suicide récent de Mishima». (. . .) «Mishima a toujours eu besoin d'un absolu, ai-je déjà écrit ailleurs, mais si cela tenait à son nihilisme actif, elle ressort également d'une toute autre raison que je veux ici établir : son masochisme moral. Sans aller jusqu'à citer Freud, dans le masochisme moral la douleur n'est pas reliée à un objet particulier, le masochisme est plutôt un plaisir et une joie surgissant des circonstances douloureuses auxquelles nous confronte ce que l'on pourrait appeler le destin. Mieux que destin, sans doute convient-il de l'appeler providence. Eprouvant la sollicitude de l'absolu au cœur de la torture, souffrant pour jouir de cet absolu et c'est par la grâce de cet absolu que, prenant conscience de sa sanctification, le plaisir masochiste trouve sa forme accomplie et parfaite. Je pense que ce schéma est une clé pour comprendre l'interprétation que Mishima faisait du «complexe de saint Sébastien». La peinture chrétienne représente souvent le regard éperdu de saint Sébastien comme témoignant une extase charnelle indubitable, un regard qui ne voit déjà plus rien, tourné vers l'absolu».
- 38) Kurata Takuji, op.cité, p 306.

Bibliographie

- Amano Tetsuo (Numa Shôzô), *Mazohisuto M no igon* (Le testament du masochiste M), éditions Chikuma Shobô, 2003.
- Amano Tetsuo (Numa Shôzô), *Mishima Yukio to «Kachikujin yapû»* (Mishima Yukio et Yapou, bétail humain) in *Ishishokuteki sakka ron* (Discours d'un écrivain de mauvais goût), 2009.
- Ando Izumi (Amano Tetsuo), *Kachikujin yapû ni tsuite* (A propos de Yapou, bétail humain), revue «Erochika», juin 1970.
- Hagihara Sakumi, *Gekitekina jinsei koso shinjitsu, watashi ga atta shôwa no isaitachi* (Les existences tragiques en sont d'autant plus authentiques, les génies de l'époque Shôwa que j'ai rencontrés), éditions Shinchosha, 2010.
- Kô Yoshio, *Kyojin kaijin Kô Yoshio* (Kô Yoshio, illusionniste précurseur), éditions Gakken, Tokyo 2005.
- Kô Yoshio, *Kyojin no susume, muchitsujo wo ikinuke* (Conseils d'un illusionniste, survivre au chaos), éditions Shuei-

- sha, Tokyo, 2009.
- Kô Yoshio, *Kachikujin yapû» hiwa, numa shôzô no shi ni saishi.*(Histoire secrète de Yapou, bétail humain : à l'occasion de la mort de Numa Shôzô,) Revue «Shinchô», février 2009.
- Kurata Takuji, *Zokuzoku saibankan no sengoshi, rôhôsô no omidebanashi*, (Suite de la suite de l'histoire d'après-guerre d'un magistrat : souvenirs et bavardages d'un vieil avocat), éditions Yûyûsha, 2006.
- Mishima Yukio, *Shôsetsu to ha nani ka?* (Qu'est-ce que le roman?), in *Mishima Yukio Zenshu* (Œuvres complètes de Mishima Yukio), volume 34, éditions Shinchosha.
- Nakajima Sadao, *Yûgeki no bigaku* (Esthétique de la légèreté), éditions Wides, Tokyo, 2004.
- Takekuma Kentarô, *Berabô na hitobito, sengô sabukaruchâru eijiden* (Des hommes extravagants, légendes des plus éminents promoteurs de la sous-culture dans l'après-guerre), éditions Kawade bunko, Tokyo, 2007.
- Tanaka Miyoko, *Numa shôzô-ron : mazohizumu ni kansuru sadisutikkuna shikô* (Etude sur Numa Shôzô : réflexions sadiques sur le masochisme, in revue «The City, Toshi Bessatsu», 1972.
- Yamamoto Akira, *Kasutori zasshi kenkyu, shinboru ni miru fûzokushi* (Les revues kasutori, l'histoire des mœurs vue à travers les revues kasutori), éditions Chuokoronsha, Tokyo, 1998.